

3 /

13

Juillet 1966

QUAND J'ETAIS ENFANT DE CHOEUR



Le plus délicat consistait, dans le peu de temps dont nous disposions à la sacristie, avant l'office, à trouver une tenue d'enfant de choeur, que nous écrivions tous "coeur", allant à sa taille, et, comme je n'étais pas très grand, je risquais souvent une "roupane" trop longue et surnommée fort à propos "casse gueule", car, se confondant avec la moquette rouge qui recouvrait les marches de l'autel, c'était l'inévitable chute, si nous marchions sur notre robe. Seconde opération aussi compliquée, celle d'attacher cette multitude de boutons ronds, comme des petits pois, qui nous glissaient plus facilement entre les doigts que dans les fentes, en général trop courtes, des boutonnieres. Encore un coup des filles... pensions-nous, toujours elles... sabotant le travail de leurs mamans qui se chargeaient, bénévolement, de l'entretien des soutanes, rouges ou noires, et peut-être même bleues pour les jours de fêtes (Ceci me rappelle la question posée par notre Curé au Tutusse, au cours d'une leçon de catéchisme: cite-moi quelques grandes fêtes religieuses- et l'autre de répondre, après une longue réflexion: le 14 Juillet, quand qu'on voit des drapeaux à toutes les fenêtres....)

Nous accusions donc les filles de raccourcir, en douce, les lèvres des boutonnieres pour nous embêter. Souvent aussi, un mauvais départ obligeait l'enfant de choeur à tout recommencer, aussi, avions-nous pour habitude, faute de temps,, d'agrafer le haut et le bas seulement, le surplis de dentelles blanches dissimulant, plus ou moins le reste. C'est que Monsieur le Curé ne supportait pas une seconde de retard, et nous sortions de la sacristie, au septième coup de la pendule, pour la "petite" messe du matin. C'est alors que commençait le calvaire, "mon" calvaire en tout cas. La hantise de louper une réponse en latin, d'agiter la sonnette trop tôt ou trop tard, de faire la gémuflexion du mauvais genou, de prendre la burette de vin à la place de la burette contenant

.../...



l'eau et le coup de pied dans le tibia du collègue pour sanctionner cette infamie... Tout de décorum m'enchantait, m'élevait dans un autre monde et me terrorisait à la fois. Mais de tous les supplices, le plus grand était celui de soulever l'énorme livre et de le transporter, avec son support en bois sculpté, d'un poids considérable et bien au dessus des forces que me conférait mon petit gabarit. Issé sur le bout de mes pieds, le saisir devenait de l'acrobatie, l'amener à ma hauteur, une véritable chance; quant à la descente des marches de l'autel, tenir cet ensemble de mes petites menottes crispées, ça touchait au miracle... jusqu'au jour, je me souviens de ce matin avec une peur rétrospective qui me colore encore les joues, <sup>ou</sup> dés<sup>?</sup>équilibré par cette masse qui tanguait de tous côtés, je ne pus retenir du pupitre le gros livre qui dévala les trois ou quatre dernières marches... L'ocellade de Monsieur le Curé me paralysa littéralement; je restai momifié "statufié", pétrifié, le souffle coupé, incapable du moindre geste, cependant qu'un généreux pipi mouillait la belle moquette rouge... Mademoiselle Joséphine, soeur de Monsieur le Curé, toujours au premier rang à la messe, vint à mon secours, me secoua d'abord pour voir si j'étais encore en vie, refit mon chargement et je repris la lente ascension, plus crispé qu'avant, mais, en arrivant à hauteur de l'autel, je lançai mon fardeau avec une telle force et un tel élan, qu'il vola dans les bras du Curé; sans ce blocage vraiment providentiel, je pense que le gros livre aurait échoué à la sacristie dont la porte restait ouverte....

Ce fut la fin.... Le Grand Lorrain, préposé au recrutement, désigna un autre enfant de chœur plus costaud... Et le début d'un état, d'un complexe d'infériorité dont tous les autres ne se privèrent pas dans les mois qui suivirent. Trop petit pour servir dignement les offices, je fus, à dater de ce jour, relégué au rang de "pot de fleur".

.../...



N'empêche que je faillis bien terminer, le jour de cet accident, aux côtés de la statue de Saint Pierre, ou de, je ne sais plus quel saint, si Mademoiselle Joséphine n'était pas venue me "dégeler"....

A quelque temps de là, en l'absence du Tutusse, pris de colliques, dites "décliches" en patois meusien, pour avoir absorbé force "blosses" vertes dans le verger du "qu'une patte" (il n'en n'avait qu'une, en vérité, l'autre étant restée sur un champ de bataille de la Woèvre), je fus désigné par Monsieur le Curé, avec trois autres servants, pour la messe d'enterrement d'une fermière des "Œuvrantes" hameau voisin.

Or donc, en ce beau Lundi du mois de Juin, par une chaleur torride, je savais, par le fils du menuisier, qu'avant de mettre en bière la défunte, il avait fallu l'asseoir sur une chaise, tellement elle était grande et qu'on ne savait où la mettre pendant cette opération macabre. De plus, il paraît que la ration de "goutte" avait été considérablement augmentée, celle des veilleurs, comme c'était la coutume dans nos campagnes, car ça sentait le mort....., et ce n'est qu'à ce prix qu'ils n'abandonnèrent ni leur poste, ni le cadavre...

C'était gai pour mon premier enterrement.

Sous le prétexte d'un rhume des foins, j'avais bien demandé au grand Lorrain, chef des enfants de chœur, de me remplacer, mais la requête échoua, car, puisque " je n'étais même pas foutu de servir une petite messe de la semaine, sans créer d'incident, je pouvais quand même faire "pot de fleur" à l'enterrement ". Ma question parut d'autant plus saugrenue que les messes d'enterrement étaient "PAYEES"

Le "P.B." vocable sous lequel nous désignons le Père B.... notre brave instituteur, à 10h30 "pétant" donna un coup de baguette sur son bureau en levant la tête dans notre direction. Au

.../..



signal, les 4 enfants de choeur bondirent et, à toute vitesse, dévalèrent en direction de l'église. Monsieur le Curé, montre en main, nous attendait à la sacristie, tout en noir. Quatre plus petites robes noires, les nôtres, étaient alignées sur un meuble, noires et tristes comme la mort qui rôdait déjà autour de nous; la grande croix était décrochée, celle que porterait le grand Lorrain pour ouvrir le cortège. Et ces cloches qui sonnaient le glas depuis une demie-heure, soit depuis le départ du chariot faisant office de corbillard; ah ce glas, dit funèbre... que n'a-t-on inventé de mieux pour annoncer la mort.... Pourquoi l'Eglise tolère-t-elle pareille mascarade discordante, elle l'Eglise, qui voit dans la mort la marche glorieuse pour une éternité heureuse. Comme si les morts avaient besoin, dans leur caisse vissée, de tout ce décorum, ces pauvres morts, ces pauvres dépouilles, pour être jetées en terre.

Et puis, nous avons raté la leçon de morale sur le COURAGE, le courage sous toutes ses formes... face à l'ennemi, face au péril, face à la frousse... et pour l'heure, j'en avais un bien grand besoin de ce courage faisant totalement défaut...

Le cortège arriva suivant un chariot dont les roues se plaignaient comme un agonisant; les hommes en bras de chemise, s'épongeaient le front et les dames en deuil avaient les voiles sous le bras, tant la chaleur était suffocante. Un essaim de mouches survolaient la bière.

Et le Curé restait d'un calme... Les cloches s'arrêtèrent, rompues, et l'orgue déchira le bref silence qui suivit. Quatre forts gaillards empoignèrent le cercueil qui reposait sur un lit de paille et le portèrent jusqu'au choeur. Etant en deuxième position, je n'osais me retourner, car si je trébuchais, le cercueil me passait dessus... Si l'on avait pris ma tension, je suis sûr que le grand Lorrain aurait bien regretté de m'avoir forcé à venir. De plus, n'ayant jamais servi d'enterrement, je ne savais strictement rien des rites de cette cérémonie et du rôle que je devais jouer. Jouer, façon de parler... Un ordre bref de mon chef

.../..



et je fus mis au garde à vous près de la deuxième bougie de gauche, dont je m'éloignais le plus possible, le plus possible du mort dont je croyais toujours entendre la respiration dès que les bougies crépitaient... Je ne bougeai pas de cette position, j'en fus d'ailleurs incapable, simulant, pour ne boucher le nez, un fort catarrhe... mais l'inflammation simulée des muqueuses, malgré de longues suppliques au Père Éternel, ne fit bouger d'un pouce Mademoiselle Eugénie que j'ai beaucoup moins aimée à dater de ce jour, car elle aurait pu prévoir ma relève... C'est dans un état semi comateux qu'à l'issue de la cérémonie, je pris la tête du cortège pour le cimetière. Avec un sursaut d'énergie, en passant à proximité de la maison paternelle, où je devinais mon père, dissimulé derrière la lucarne du grenier par un tas de fagots.. pour suivre mon comportement, d'autant que la promotion de son fils, pour ce genre d'occupations, ne l'emballait pas particulièrement!...

Au sortir du cimetière, je me serais bien enfui chez moi, mais comment faire avec cet accoutrement, qui sentait encore la mort... Je me résignai à re-suivre la croix... avec mes trois acolytes et Monsieur le Curé, mais sitôt la soutane accrochée à la sacristie, je me sauvai sans attendre la gratification que les trois servants se partagèrent entre eux... Monsieur le Curé a toujours cru que mes parents m'avaient interdit de recevoir l'aumône... mes camarades m'accusèrent d'orgueil et d'être un fils de "riches", et mes parents décidèrent, et sans appel possible, qu'à la suite de cet exploit, qui me rendit réellement malade, on ne m'y prendrait plus. Ma carrière d'enfant de chœur s'arrêta là, et tous les baptêmes et mariages, également payant, me passèrent devant le nez....

Juste retour des choses, n'est-il pas vrai, n'avais-je pas répondu, à quelques jours de là au Curé me proposant une carrière sacerdotale et le petit séminaire:

"Non, je serai soldat"

Je ne fus ni l'un, ni l'autre, jusqu'alors du moins....  
et le regrette bien.